

## Sur le suédois VAR

Samuel Bidaud

**crossref** <http://dx.doi.org/10.5755/j01.sal.0.23.5789>

**Résumé.** Le suédois connaît plusieurs formes très similaires d'un point de vue phonétique : l'adverbe interrogatif *var*, le verbe *vara*, le déterminant indéfini *varje* et le pronom indéfini *var*, que nous proposons de réunir dans un archi-signifiant VAR. Nous souhaiterions étudier ici ces formes à partir de la psychomécanique du langage. Si cette théorie linguistique est aujourd'hui très largement diffusée en linguistique francophone et hispanique, elle reste en revanche assez peu connue en dehors de ces deux domaines. Nous commencerons donc par résumer les grandes caractéristiques de la psychomécanique du langage (la dichotomie *langue/discours* et la notion d'acte de langage, le temps opératif, la construction du mot avec l'idéogénèse et la morphogénèse, la notion d'incidence et le signifié de puissance), puis nous étudierons de façon précise la forme VAR. Nous postulons ici, avec la psychomécanique du langage, qu'à ce signifiant correspond un signifié de langue unique que nous nous efforcerons de reconstituer et que nous pouvons définir comme un mouvement de pensée qui a lieu durant un temps infiniment court mais réel, le temps opératif, et qui conduit à l'idée d'être individualisé. Ce mouvement de pensée connaît plusieurs étapes : VAR est tout d'abord adverbe interrogatif, et c'est là que sa matière est la plus subduite ; puis VAR devient un verbe avec la forme *vara*, qui correspond elle-même à une idéogénèse où *vara* est d'abord auxiliaire de la voix passive, puis verbe copule suivi d'un attribut sans article, verbe copule suivi d'un attribut avec article et verbe d'existence ; et VAR devient enfin déterminant indéfini et, lorsque se termine l'idéogénèse, pronom indéfini.

**Mots clé :** *suédois, var, vara, varje, psychomécanique du langage.*

### Introduction

Le suédois connaît plusieurs formes qui ont en commun le signifiant *var* : l'adverbe *var*, le verbe *vara* et les déterminant et pronom indéfinis *varje* et *var*, qui ne varient que peu du point de vue phonétique et que nous proposons de regrouper sous une sorte d'archi-signifiant VAR. Si nous regroupons ces formes, c'est que le psychisme, en face d'une sémiologie unique, les regroupe également dans un certain rapport idéal que nous nous efforcerons de décrire à partir de la psychomécanique du langage. Nous verrons que la forme VAR correspond à un mouvement de pensée qui conduit à l'idée d'être singularisé, et que ce mouvement de pensée a pour particularité de pouvoir, selon qu'il est interrompu plus ou moins tôt, donner lieu aussi bien à un adverbe interrogatif qu'à un verbe fondamental comme *vara*, avant de devenir déterminant puis pronom indéfini. Nous commencerons par résumer les principes de psychomécanique sur lesquels nous nous appuyons afin de faciliter la compréhension de cet article, puis nous étudierons le mouvement de pensée de VAR.

### Quelques principes théoriques de psychomécanique du langage

La psychomécanique du langage de Gustave Guillaume est une théorie linguistique aujourd'hui très largement utilisée en linguistique francophone et hispanique (sur la diffusion de la psychomécanique du langage, voir par exemple l'*Avant-propos* d'Olivier Soutet et Philippe Monneret au récent numéro de *L'information grammaticale* entièrement consacré à la vitalité de la psychomécanique (Soutet et Monneret, 2010, pp. 3–4)).

La psychomécanique du langage est une linguistique qui a pour but l'étude de la langue d'une part, et l'étude de la transition de la langue au discours d'autre part. Si la langue relève du plan de la puissance puisqu'elle est une construction en permanence disponible pour le locuteur, le discours est pour sa part le résultat, l'effet, de la langue :

*La distinction [...] du plan de puissance, où siège en permanence la langue, et du plan de l'effet où se produit momentanément le discours, est une distinction qui aide considérablement à bien saisir ce qu'est en réalité le mécanisme linguistique (Guillaume, 1989, p. 9).*

Mais Gustave Guillaume prend également en compte le passage de la langue au discours, qu'il nomme acte de langage (Guillaume, 1989, p. 11) :

*La construction du discours à partir de la langue est un acte de langage. L'acte de langage consiste à passer de la langue au discours;*

et ailleurs (Guillaume, 1982, p. 12) :

*L'acte de langage prend son origine à la langue, préconstruite en moi, et il a son aboutissant au discours, construction momentanée de mon esprit réalisée par les moyens de la parole et provoquée par un besoin momentané d'expression. La finalité du discours ressortit à l'expression ; la finalité de la langue à la représentation, conditionnant et permettant l'expression.*

Passer de la langue au discours (voir également sur ces deux notions Guillaume, 1973a, pp. 12–13) correspond à une opération de pensée qui nécessite un temps infiniment court, le temps opératif. Parler (c'est là un fait logique) présuppose en effet un temps réel durant lequel le locuteur

transforme des éléments puissanciels en éléments d'effet (Tollis, 1986, pp. 24–25). Comme le rappelle Roch Valin (1955, pp. 23–24) :

si l'acte humain de langage recouvre une activité pensante quelconque, il est forcé que les opérations de pensée impliquées dans cette activité s'accompagnent d'un écoulement minimal de temps. *Dût-il être imaginé infinitésimalement court, ce temps existe réellement et positivement. Autrement dit, et pour exprimer le principe en une formule familière souvent employée par M. Guillaume dans ses leçons, il faut du temps pour penser comme il faut du temps pour marcher.*

L'acte de langage correspond donc à un certain nombre de mouvements de pensée. Pour cette raison, la psychomécanique peut être qualifiée de cinétique, puisque tout dans l'acte de langage est mouvement, et mouvement dans le temps : mouvement constructeur du mot, mouvement constructeur du sens, mouvement constructeur de la forme ou encore mouvement constructeur du temps (la chronogénèse, de laquelle nous ne parlerons pas ici ; voir sur le sujet Guillaume (1929)).

La construction du mot est fondamentale pour la psychomécanique, aussi nous décrirons cette construction plus précisément. Comme le note Philippe Monneret (2003, p. 35) :

*Dans l'optique spécifiquement guillaumienne d'une étude du langage fondée sur l'analyse des processus de conversion du plan de la représentation à celui de l'expression, la production du signe est conçue comme une succession d'opérations de pensée.*

Le mot se construit en deux temps : le locuteur isole d'abord une notion, c'est l'idéogénèse ; puis il donne à cette notion une forme, c'est la morphogénèse. Cette construction reflète un mouvement de pensée qui est fondamental en français et plus généralement dans les langues indo-européennes : si l'idéogénèse est un mouvement qui particularise, à partir de l'universel que constitue le pensable, une notion singulière, la morphogénèse, qui lui fait suite, correspond au contraire à un mouvement vers l'universel, puisque la notion individualisée va recevoir une forme avec, par exemple, un genre et un nombre s'il s'agit d'un substantif, ainsi qu'une incidence (nous y reviendrons), et va finalement devenir une partie du discours :

*L'opération première de particularisation conduit à la définition de la matière du mot, représentée fondamentalement par la base de mot. L'opération d'universalisation qui lui succède conduit à la partie du discours, et cette opération de généralisation extrême, cette opération d'entendement finalement universalisatrice a pour support, pour support la menant à son terme, des opérations de pensée vectrices, constituant dans le mot sa partie terminale formelle (Guillaume, 1988, p. 30).*

On ne peut pas, dans une langue comme le français, parler en dehors des parties du discours (Cervoni, 1991, p. 63) ; une notion isolée par l'idéogénèse est nécessairement universalisée par la morphogénèse.

La psychomécanique du langage s'intéresse essentiellement, à quelques exceptions près (voir par exemple Rochetti (2012)), aux morphèmes. Le signifié de ces derniers, selon

le caractère cinétique de la langue, se construit lui aussi grâce à un mouvement de pensée et n'est même, pourrait-on dire, rien d'autre qu'un mouvement de pensée interrompu plus ou moins tardivement. Deux principes doivent être pris en compte pour l'étude de ce signifié.

Le premier principe est qu'à un signifiant grammatical correspond un seul signifié (la psychomécanique parle de *signifié de puissance*). En effet, « une langue ne se donne à voir qu'à travers ses signifiants » (Luquet, 2012, p. 7), et seul le signifiant est visible pour l'enfant qui acquiert une langue comme pour l'adulte qui la parle. Pour le locuteur français, il n'y a pas, par exemple, un *faire* factitif, un *faire* vicariant, un *faire* avec complément et un *faire* de sens plein mais un seul signifié qui correspond à un mouvement de pensée interrompu plus ou moins tardivement et qui mène à l'idée de fabrication. Il en va de même pour le locuteur suédois : ce dernier, qui ne voit que les signifiants *var*, *vara* ou *varje*, les rapproche les uns des autres et crée entre eux un certain rapport et une certaine filiation idéelle, laquelle conduit, comme nous le montrerons, à l'idée d'être individualisé. Peu importe, pour le locuteur, que VAR puisse être verbe ou pronom indéfini : seule compte l'idée d'unicité du signifiant.

Le deuxième principe est que, dans le cas des mots grammaticaux, le signifié, qui n'est rien d'autre qu'un mouvement de pensée orienté vers une certaine idée, peut ne pas parvenir complètement à cette dernière. La morphogénèse commence donc, dans ce cas, avant que l'idéogénèse ne soit arrivée à son terme. Prenons l'exemple du verbe *être*. Ce dernier a pour signifié de puissance le mouvement de pensée qui conduit à l'idée d'existence. Mais ce mouvement de pensée peut être interrompu à son début, et dans ce cas *être* ne pourra pas avoir son sens plein et sera subduit par rapport à ce dernier, c'est-à-dire qu'il ne conservera qu'une idée très vague et très abstraite d'existence (la notion de subduction renvoie à la capacité qu'ont certains mots de remonter en dessous de leur sens plein). C'est le cas lorsque *être* est verbe copule par exemple. Il a alors besoin d'un complément de matière pour compenser la matière qui lui manque et former un « entier de discours » (Moignet, 1981, p. 266), d'où par exemple la présence d'un adjectif pour équilibrer la forme et la matière : *Ce livre est émouvant*, *émouvant* donnant à *être* la matière qui lui manque. On parlera, lorsque l'idéogénèse n'est pas entièrement réalisée, de saisies précoces, et, au contraire, de saisie tardive lorsque le sens est construit complètement. Pour continuer avec l'exemple du verbe *être*, *être* auxiliaire du passé composé ou *être* verbe auxiliaire de la voix passive constitueront des saisies précoces de l'idéogénèse, alors qu'*être* au sens d'exister constituera une saisie tardive de l'idéogénèse.

Nous avons rapidement décrit la construction du mot et le premier mouvement de cette dernière, l'idéogénèse. Le deuxième mouvement, la morphogénèse, est, nous l'avons également vu, un mouvement vers l'universel au terme duquel la notion particularisée que l'on trouve à la fin de l'idéogénèse devient une partie du discours. Or, pour devenir telle ou telle partie du discours, le mot doit recevoir une incidence. La matière du mot va pouvoir se dire d'elle-même et ne pas avoir à rechercher de support :

c'est le cas du substantif, qui est d'incidence interne ; ou bien la matière du mot devra rechercher un support en dehors d'elle-même : c'est le cas de l'adjectif et du verbe, qui sont d'incidence externe du premier degré, et de l'adverbe, qui est incident externe du deuxième degré. Un adjectif et un verbe, en effet, ne peuvent trouver de support en eux-mêmes et doivent chercher ce dernier dans le substantif. L'adverbe est pour sa part incident à une incidence, puisqu'il a pour support l'adjectif, le verbe ou, éventuellement, un adverbe. Enfin (nous ne nous intéresserons pas ici au problème de l'incidence de la préposition et de la conjonction), signalons que le pronom a une incidence similaire à celle du substantif (nous verrons toutefois par la suite la particularité du pronom supplétif), et que le déterminant de type indéfini (nous ne nous intéressons pas ici aux autres déterminants dans la mesure où *varje* est un déterminant indéfini), est d'incidence externe du premier degré pour Gérard Moignet comme pour Philippe Monneret, du moins dans le cas de son équivalent français *chaque* qu'ils citent tous deux (Moignet, 1981, pp. 20–21 ; Monneret, 2003, p. 87).

Nous renvoyons, pour plus de précisions sur la psychomécanique du langage, aux *Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume* (1973b), ensemble de textes recueillis par Roch Valin, et, pour une étude des grands courants de la psychomécanique, au livre de Francis Tollis, *La parole et le sens. Le guillaumisme et l'approche contemporaine du langage* (Tollis, 1991) ; précisons également que Mathieu Valette a récemment consacré un ouvrage à la linguistique guillaumienne, envisagée du point de vue de l'histoire des idées linguistiques (Valette, 2006).

### Le signifié de puissance de VAR

Le mouvement de pensée de VAR représente la construction de l'idée d'existence et se prolonge jusqu'à l'idée d'être individualisé.

VAR est tout d'abord adverbe interrogatif de lieu et peut interroger aussi bien sur le lieu où l'on est :

- (1) *Var bor du ?* (Où vis-tu ?)
- (2) *Var kan du läsa om reglerna för parkering i din kommun?* (Où est-ce qu'on peut trouver les règles concernant le stationnement dans sa commune? (Internet))

que sur le lieu où l'on va, le suédois faisant la différence « entre la position dans un lieu [...] et la direction, le déplacement vers un lieu » (Viberg, Ballardini, Sune et Hartman, 2011, p. 134 ; voir également Péneau, 2009, p. 253) :

- (3) *Vart går du ?* (Où vas-tu ?)
- (4) *Vart har ert vatten gått?* (Où est allée votre eau? (Internet))

L'idée d'être commence seulement au début de l'idéogénèse mais est bien présente : la pensée située tout d'abord dans l'espace, qui s'impose le premier et duquel elle va pouvoir s'abstraire lors de la suite de l'idéogénèse. La situation dans l'espace représente donc le début de l'idée d'existence : pour exister, il faut d'abord être dans

l'espace. On remarquera qu'à ce niveau, la morphogénèse intervient de façon précoce et que *var* a une incidence externe du deuxième degré puisqu'il est adverbe interrogatif.

Puis VAR, sous la forme *vara*, devient verbe et incident à un substantif, c'est-à-dire d'incidence externe du premier degré, même lorsqu'il est auxiliaire (Cervoni, 1990, p. 8). *Vara*, lorsqu'il est verbe, trouve son signifié plénier (qui sera prolongé par la suite, lorsque VAR deviendra déterminant puis pronom) dans l'idée d'existence, comme le verbe *être* en français. Mais cette idée n'est parfaitement atteinte que lors de la dernière saisie de *vara*.

*Vara* est tout d'abord auxiliaire de la voix passive :

- (5) *Björn är gillad av sina vänner* (Björn est apprécié de ses amis).

L'idée d'être est très subduite ici, puisque *vara* permet simplement d'introduire un participe passé qui est chargé de la matière notionnelle. On pourrait se demander pourquoi *vara*, lorsqu'il est auxiliaire de la voix passive, est plus subduit que *vara* auxiliaire suivi d'un attribut. Gérard Moignet a bien vu à propos du français que, dans un tel cas, *être* auxiliaire du passif a pour fonction d'introduire une idée d'événement, alors que *être* suivi d'un attribut a pour fonction d'introduire un état :

*Le rapport d'être et du participe passé du verbe conjugué au passif ne diffère que peu de celui d'être copule + adjectif attribut. Dans les deux cas, il y a complémentation notionnelle d'une forme dont le contenu sémantique propre est l'évocation d'un état du support personnel. La différence réside dans l'image temporelle obtenue ; on le verra en comparant les deux phrases :*

- La Bastille fut prise le 14 juillet 1789 (où un événement est énoncé).
- La Bastille fut vulnérable le 14 juillet 1789 (où c'est d'un état qu'il est parlé – à la limite d'ailleurs, de ce que tolère, grammaticalement, le prétérit défini) (Moignet, d'après Monneret, 1999, p. 172).

Or, l'idée d'état est bien plus proche de l'idée d'existence que l'idée d'événement que *vara* a pour but de construire lorsqu'il est verbe auxiliaire de la voix passive.

*Vara* est donc d'abord auxiliaire de la voix passive, puis verbe copule avec attribut. Un nouveau problème se pose par la suite : *vara* peut recevoir un attribut avec ou sans article, ce qui correspond à deux saisies différentes. En effet, *vara* suivi d'un attribut sans article

- (6) *Kaffet's servitrisen är så snäll att jag skulle vilja gifta mig med henne* (La serveuse du café est si gentille que je voudrais me marier avec elle) ;
- (7) *Hon var alltid tacksam för varje förevändning att få gå ett extra varv runt trädgården och begagnade tillfället till att i förbifarten hemligen rycka bort några stöd vid rosenbuskarna [...]* (Elle était toujours heureuse (littéralement : elle était toujours reconnaissante) d'avoir un prétexte pour faire un tour de jardin de plus, et [...] en profitait pour arracher

subrepticement au passage quelques tuteurs de rosiers [...] (Proust, 2012, p. 19) ;

- (8) *Jag är säker på att hon har ärvt sin fars känsla för allt som är vackert* (Je suis sûre qu'elle a déjà le goût des belles œuvres comme son papa (littéralement : je suis sûre qu'elle a hérité de son papa le goût pour tout ce qui est beau) (Proust, 2012, p. 30))

forme un groupe davantage coalescent que *vara* suivi d'un attribut avec un article :

- (9) *Du är en bra läsare* (Tu es un grand lecteur) ;  
(10) *Uppsala är en cykelstad* (Uppsala est une ville pour les vélos (Internet))

puisque dans ce deuxième cas l'attribut a une plus grande autonomie du fait de l'article. C'est ce que note Gustave Guillaume lorsqu'il compare des verbes comme *faire fête* et *faire la fête* ; dans ce dernier cas (Guillaume, 1964, p. 83),

*le verbe sensiblement moins subductif sollicite plus tardivement (la genèse formelle est en moindre avance sur la genèse matérielle) le mot complémentaire, lequel dispose ainsi, avant d'intervenir au titre de sa matière, du temps nécessaire pour opérer sa propre définition formelle : ce dont témoigne l'emploi de l'article.*

On a donc d'abord *vara* suivi d'un attribut sans article dans l'idéogénèse, puis *vara* suivi d'un attribut avec article.

Précisons que *vara*, lorsqu'il est suivi d'un attribut, a pour fonction « de substituer à un attribut entendu adjectivement dans l'espace, un attribut entendu verbalement dans le temps », et que

*(l)'attribution est nominale exclusivement dans un groupe sans copule tel que : Cet homme honnête et bon... Elle devient verbale, par introduction de la copule, dans : Cet homme est honnête et bon.* (Guillaume, 1989, p. 106).

*Vara* signifie enfin *exister* lorsque prend fin l'idéogénèse verbale :

- (11) *Jag tänker, därför är jag* (Je pense, donc je suis).

Philippe Monneret (1999, p. 173) signale que Gérard Moignet range également la structure présentative qui introduit un énoncé :

- (12) *Det är en rörande bok* (C'est un livre émouvant) ;  
(13) *Det var oerhört intressant !* (C'est tout ce qu'il y a de plus intéressant ! (Proust, 2012, p. 31)) ;  
(14) *Det var roligt att du kunde komma* (C'était bien que tu puisses venir (Viberg, Ballardini, Sune et Hartman, 2011, p. 156))

à la fin de l'idéogénèse du verbe *être* :

*Dans le cas où l'ensemble d'un énoncé est mis en relief (par ex. C'est que tu es bien mécontent), Moignet considère que l'idéogénèse du verbe être est complète, car c'est peut être glosé par « le fait suivant est établi ». Cet emploi est donc assimilé à être « exister ».*

VAR, lorsqu'il quitte le plan du verbe, peut encore avoir deux saisies, puisqu'il peut être aussi bien déterminant que pronom. Gustave Guillaume parle de pronom concomitant ou complétif et de pronom suppléant ou supplétif à propos

du français et de ses déterminants et pronoms. Il constate que le pronom complétif a pour fonction d'actualiser le nom, alors que le pronom supplétif a pour fonction de reprendre un nom déjà actualisé. Ainsi pour l'article ou le déterminant possessif en français, mais le raisonnement vaut aussi pour le déterminant *chaque* et le pronom *chacun*, mentionnés dans les mêmes pages (Guillaume, 1989, pp. 209–210) :

*L'article est un pronom non pas suppléant mais concomitant. Il en est de même des pronoms possessifs mon, ton, son, notre, votre, leur. Ils sont, par rapport au nom, concomitants, non pas suppléants. Mais ils deviennent suppléants si on traite l'idée comme nom en la faisant précéder de l'article. En regard de mon, ton, son, notre, votre, leur, pronoms d'accompagnement, pronoms concomitants, la langue a construit les pronoms composés suppléants : le mien, le tien, le sien, le nôtre, le vôtre, le leur.*

Si le pronom complétif accompagne le nom, le pronom supplétif ne peut donc venir qu'une fois cette première incidence du pronom complétif et du nom achevée, puisque le pronom supplétif fonctionne comme le rappel d'une incidence déjà survenue. On voit donc que le pronom complétif est un avant du pronom supplétif, et que *varje* déterminant précède *varje* pronom dans l'idéogénèse. Nous pouvons donc reprendre la description de cette dernière là où nous l'avions laissée, lorsque *vara* avait comme signifié verbal *exister*.

VAR, une fois l'idée d'existence complètement réalisée, peut commencer à introduire l'idée d'un être ou d'une chose individualisé. C'est ce qu'il fait lorsqu'il est déterminant :

- (15) *Varje timme som jag är med henne, är jag lycklig* (Chaque heure où je suis avec elle, je suis heureux) ;  
(16) *Vi som skickar SMS varje dag* (Nous qui envoyons des SMS tous les jours (Internet))

puisque'il permet de singulariser un substantif, que ce dernier ait un genre inanimé

- (17) *Jag känner varje bok av denna författare* (Je connais chaque livre de cet écrivain) ;

ou un genre animé :

- (18) *Jag läst artikler av varje lingvist som var i föredragen* (J'ai lu des articles de chaque linguiste qui était à la conférence).

On remarquera que lorsqu'il est déterminant, *varje* indiscrimine le genre, qui ne pourra plus être qu'animé dans la suite de l'idéogénèse.

*Var* (ou *var och en* ou *varje* ; cette dernière forme n'apparaît qu'après une préposition, comme le notent Philip Holmes et Ian Hinchliffe (2013, p. 185)) est enfin pronom indéfini et signifie l'être dans ce qu'il a de plus individuel :

- (19) *De fick ett äpple var* (Ils ont eu une pomme chacun (Mattsson, 2009, p. 881)).  
(20) *De gav var och en av oss en blankett att fylla i* (Ils ont donné à chacun de nous un formulaire à remplir (Péneau, 2009, p. 182)).

- (21) *Jag har redan gört denna promenad med varje av mina vänner* (J'ai déjà fait cette promenade avec chacun de mes amis).

*Var*, chacun, tout être singularisé et qui existe comme individu sorti d'une masse indéfinie : tel est le signifié plein de VAR.

### Conclusion

Nous avons émis dans cet article l'hypothèse qu'au signifiant grammatical suédois VAR correspondait un seul signifié, comme le postule la psychomécanique du langage avec la théorie du signifié de puissance. Nous avons commencé par résumer les grands principes de la psychomécanique, et nous avons vu qu'il s'agissait d'une linguistique opérative. Le sens de VAR, dans cette perspective, se construit progressivement et correspond à un mouvement de pensée que nous avons essayé de reconstituer. VAR est ainsi d'abord adverbe interrogatif de lieu, puis verbe, puis déterminant, et finalement pronom. On voit que son incidence devient de plus en plus interne au fur et à mesure qu'avance l'idéogénèse : si l'incidence de *var* adverbe interrogatif est du deuxième degré et que *var* est alors incident à une incidence, le verbe *vara* et le déterminant *varje* ont une incidence externe du premier degré, et *var* pronom supplétif fait suite à l'incidence déjà terminée d'un substantif qu'il reprend. L'originalité du suédois est d'avoir réuni dans une même idéogénèse et un même signifiant VAR aussi bien un adverbe qu'un verbe, un déterminant et un pronom. Nous espérons que cet article aura pu d'une part présenter dans ses grandes lignes une théorie linguistique qui reste peu connue en dehors du domaine des langues romanes, et qu'il aura pu d'autre part montrer la pertinence de cette dernière pour l'étude d'un fait de langue suédoise.

### Références

- Cervoni, J., 1990. La partie du discours nommée adverbe. *Langue française*, no. 88, pp. 5–11.
- Cervoni, J., 1991. *La préposition. Étude sémantique et pragmatique*. Paris : Duculot.
- Guillaume, G., 1929. *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*. Paris : Librairie ancienne Honoré Champion.
- Guillaume, G., 1964. *Langage et science du langage*. Paris : Librairie A.-G. Nizet ; Québec : Presses de l'Université Laval.
- Guillaume, G., 1973a. *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1948-1949*. Grammaire particulière du français et grammaire générale, 4, publiées par R. Valin, texte établi en collaboration avec C. Veyrat. Paris : Klincksieck ; Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- Guillaume, G., 1973b. *Principes de linguistique théorique*, recueil de textes préparé en collaboration sous la direction de R. Valin. Québec : Presses de l'Université Laval ; Paris : Klincksieck.
- Guillaume, G., 1982. *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1948-1949*. Grammaire particulière du français et grammaire générale, 4, publiées par R. Valin, texte établi en collaboration avec C. Veyrat. Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- Guillaume, G., 1988. *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1947-1948*, C, publiées sous la direction de R. Valin, W. Hirtle et A. Joly, texte établi par C. Tessier en collaboration avec G. Cornillac et J.-P. Béland. Québec, Les Presses de l'Université Laval ; Lille : Presses Universitaires de Lille.
- Guillaume, G., 1989. *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1946-1947*, C, publiées sous la direction de R. Valin, W. Hirtle et A. Joly, texte établi par J. Thibault en collaboration avec G. Cornillac. Québec : Les Presses de l'Université Laval ; Lille : Presses Universitaires de Lille.
- Holmes, P. et Hinchliffe, I., 2013. *Swedish. A comprehensive grammar*. Oxon : Routledge.
- Luquet, G., 2012. "Introduction". In: G. Luquet, éd. *Morphosyntaxe et sémantique espagnoles. Théories et applications*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, pp. 7–12.
- Mattsson, C., 2009. *Fransk ordbok. Fransk-svensk/svensk-fransk*. Stockholm : Natur och Kultur.
- Moignet, G., 1981. *Systématique de la langue française*. Paris : Klincksieck.
- Monneret, P., 1999. *Exercices de linguistique*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Monneret, P., 2003. *Notions de neurolinguistique théorique*. Dijon : Editions Universitaires de Dijon.
- Péneau, C., 2009. *Parlons suédois*. Paris : l'Harmattan.
- Rochetti, A., 2012. Quelle sémantique en psychomécanique du langage ? Dans : L. Begioni et C. Bracquenier, éd. *Sémantique et lexicologie des langues d'Europe*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, pp. 53–69.
- Soutet, O. et Monneret, P., 2010. Avant-propos. *L'information grammaticale*, no. 126, pp. 3–4.
- Tollis, F., 1986. Génesis mental del sustantivo. *Nueva revista de filología hispánica*, no. 34, pp. 23–47.
- Tollis, F., 1991. *La parole et le sens. Le guillaumisme et l'approche contemporaine du langage*. Paris : Armand Colin.
- Valette, M., 2006. *Linguistiques énonciatives et cognitives françaises : Gustave Guillaume, Bernard Pottier, Maurice Toussaint, Antoine Culioli*. Paris : Honoré Champion.
- Valin, R., 1955. *Petite introduction à la Psychomécanique du langage*. Québec : Les Presses Universitaires Laval.
- Viberg, Å., Ballardini, K., Sune, S. et Hartman, 2011. *Précis de grammaire suédoise*. Stockholm : Natur och Kultur.

### Œuvres citées

- Proust, M., 2012. *Swanns värld*. Falun: Albert Bonniers Förlag; ScandBook AB.

Samuel Bidaud

### Apie švedų kalbos VAR

Santrauka

Švedų kalboje yra nemažai fonetiškai panašių žodžių, pvz., prieveiksmis *var*, veiksmažodis *vara*, determinantas ir nežymimasis įvardis *varje*, kuriuos būtų galima jungti į vieną bendrą **archi-signifiantą VAR**. Šios formos straipsnyje nagrinėjamos remiantis kalbos psichomechanika. Pastaroji teorija, plačiai paplitusi prancūzų ir ispanų lingvistikoje, iki šiol menkai žinoma kitose šalyse. Pradžioje apžvelgsime kalbos psichomechanikos pagrindines sąvokas (kalbos ir kalbėjimo dichotomiją, kalbėjimo akto ir operatyvinio laiko sampratą, žodžio ideogenetinį ir morfogenetinį sudarymą, incidencijos sąvoką ir signifikacinę galią), po to atliksime kruopščią formos VAR analizę. Kalbos psichomechanikos teorija leidžia daryti prielaidą, kad šį signifiantą atitinka vienintelis signifikatas, kurį ir pabandytume atkurti, apibūdindami jį kaip individualų, trumpalaikį, bet realų minties vyksmą. Jį sudaro keli etapai: VAR gali būti klausiamasis prieveiksmis, turintis siaurą ir apibrėžtą reikšmę; VAR gali būti ir veiksmažodžio forma *vara*, neveikiamosios formos pagalbinis veiksmažodis, arba net tarinio jungtis, jungianti tarinio vardinę dalį be artikelio, arba tarinio jungtis, jungianti vardinę dalį su artikeliu ir egzistenciniu veiksmažodžiu, ir galiausiai – nežymimasis determinantas, dėl ideogenezės galintis virsti nežymimuoju įvardžiu.

**Au sujet de l'auteur**

**Samuel Bidaud**, professeur certifié chargé de cours, Université de Bourgogne, France.

*Domaine de recherches:* linguistique romane, psychomécanique du langage, littérature.

*Adresse postale:* Université de Bourgogne, Département de Lettres/Philosophie, 1, rue Ernest Petit, 21000 Dijon, France.

*Courriel:* samuel.bidaud@aliceadsl.fr